

Le Géometre.

Cent vingt livres ou quarante écus.

Le Citoyen.

Vous avez deviné tout juste mon revenu : j'ai quatre arpens qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent vingt livres ; c'est peu de chose.

Quoi ! si chacun avoit une portion égale comme dans l'âge d'or, chacun n'auroit que cinq louis d'or par an ?

Le Géometre.

Pas davantage, suivant notre calcul que j'ai un peu enflé. Tel est l'état de la nature humaine. La vie & la fortune sont bien bornées ; on ne vit à Paris l'un portant l'autre que vingt-deux à vingt-trois ans ; on n'a tout au plus que 120 livres par an à dépenser. C'est-à-dire que votre nourriture, votre vêtement, votre logement, vos meubles, sont représentés par la somme de 120 livres.

Le Citoyen.

Hélas ! que vous ai-je fait pour m'ôter ainsi la fortune & la vie ? Est-il vrai que je n'aye que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades ?

Le Géometre.

Cela est incontestable dans la bonne ville de Paris ; mais de ces vingt-trois ans , il en faut retrancher au moins dix de votre enfance ; car l'enfance n'est pas une jouissance de la vie , c'est une préparation ; c'est le vestibule de l'édifice , c'est l'arbre qui n'a pas encore donné de fruits , c'est le crépuscule d'un jour. Retranchez des treize années qui vous restent le temps du sommeil , & celui de l'ennui , c'est au moins la moitié : reste six ans & demi que vous passez dans le chagrin , les douleurs , quelques plaisirs & l'espérance.

Le Citoyen.

Miséricorde ! votre compte ne va pas à trois ans d'une existence supportable !

Le Géometre.

Ce n'est pas ma faute. La nature se soucie fort peu des individus. Il y a d'autres insectes qui ne vivent qu'un jour , mais dont l'espece dure à jamais. La nature est comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de quatre cent mille hommes , pourvu qu'ils viennent à bout de leurs augustes desseins.

Le Citoyen.

Quarante écus & trois ans à vivre ! quelle

62 MERCURE DE FRANCE.

ressource imaginerez-vous contre ces deux malédictions ?

Le Géometre.

Pour la vie , il faudroit rendre dans Paris l'air plus pur , que les hommes mangeassent moins , qu'ils fissent plus d'exercices , que les meres allaitassent leurs enfans , qu'on ne fût plus assez mal avisé pour craindre l'inoculation ; c'est ce que j'ai déjà dit ; & pour la fortune , il n'y a qu'à se marier & faire des garçons & des filles.

Le Citoyen.

Quoi ! le moyen de vivre commodément est d'associer ma misere à celle d'un autre ?

Le Géometre.

Cinq ou six miseres ensemble font un établissement très-tolérable. Ayez une brave femme , deux garçons & deux filles seulement , cela fait sept cens vingt livres pour votre petit ménage , supposé que justice soit faite , & que chaque individu ait 120 livres de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent presque rien ; devenus grands ils vous soulagent ; leurs secours mutuels vous sauvent presque toutes les dépenses , & vous vivez très-heureusement en philosophe ; mais le malheur est que nous ne sommes

plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avoient également part aux productions succulentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains & à deux pieds possède un fonds de cent vingt livres de revenu.

Le Citoyen.

Ha! vous nous ruinez. Vous nous disiez tout-à-l'heure, que dans un pays où il y a quatre-vingt millions de terre assez bonne, & vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de 120 livres de rente, & vous nous les ôtez!

Le Géometre.

Je comptois suivant les registres du siècle d'or, & il faut compter suivant le siècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, & plus de six millions d'hommes qui n'ont absolument rien.

Le Citoyen.

Mais ils mourroient de faim au bout de trois jours.

Le Géometre.

Point du tout; les autres qui possèdent leurs portions, les font travailler, & par-

64 MERCURE DE FRANCE.

tagent avec eux ; c'est ce qui paye le confiturier , l'apothicaire , le comédien , le procureur & le fiacre. Vous vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenser par an , réduites à 108 livres à cause de votre taxe de douze francs ; mais regardez les soldats qui donnent leur sang pour la patrie ; ils ne disposent , à quatre sous par jour , que de soixante & treize livres , & ils vivent gaiement en s'associant par chambrées.

Chacun s'ingénie dans ce monde ; l'un est à la tête d'une manufacture d'étoffes , l'autre de porcelaine ; un autre entreprend l'opéra , celui-ci fait une brochure ; cet autre une tragédie bourgeoise ou un roman dans le goût anglois ; il entretient le papetier , le marchand d'encre , le libraire , le colporteur , qui sans lui demanderoient l'aumône. Ce n'est enfin que la restitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien , qui fait fleurir l'état.

Le Citoyen.

Plaisante maniere de fleurir !

Le Géometre.

Il n'y en a point d'autre ; par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique source de l'industrie du commerce.

Plus la nation est industrieuse , plus elle gagne sur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce , il y auroit dans vingt ans deux cent millions de plus dans l'état ; ce seroit dix francs de plus dans le royaume , & ce seroit dix francs de plus à répartir loyalement sur chaque tête ; c'est-à-dire que les négocians seroient gagner à chaque pauvre dix francs de plus une fois payés , dans l'espérance de faire des gains encore plus considérables. Mais le commerce a ses bornes comme la fertilité de la terre ; autrement la progression iroit à l'infini ; & puis il n'est pas sûr que la balance de notre commerce nous soit toujours favorable ; il y a des tems où nous perdons.

Le Citoyen.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous avisions de faire le double d'enfans de ce que nous en faisons , si notre patrie étoit peuplée du double , si nous avions quarante millions d'habitans au-lieu de vingt , qu'arriveroit-il ?

Le Géometre.

Il arriveroit que chacun n'auroit à dépenser que vingt écus l'un portant l'autre , ou qu'il faudroit que la terre rendît le dou-

66 MERCURE DE FRANCE.

ble de ce qu'elle rend ; ou qu'il y auroit le double de pauvres ; ou qu'il faudroit avoir le double d'industrie & gagner le double sur l'étranger , ou envoyer la moitié de la nation en Amérique ; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

Le Citoyen.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes & de nos cent vingt livres par tête , réparties comme il plaît à Dieu : mais cette situation est triste , & votre siècle de fer est bien dur.

Le Géometre.

Il n'y a aucune nation qui soit mieux ; & il en est beaucoup qui sont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le nord de quoi donner la valeur de cent vingt de nos livres à chaque habitant ? S'ils avoient eu l'équivalent ; les Huns , les Goths , les Vandales , & les Francs n'auroient pas déserté leur patrie pour aller s'établir ailleurs , le fer & la flamme à la main.

Le Citoyen.

Si je vous laissois dire , vous me persuaderiez bientôt que je suis heureux avec mes cent vingt francs.

Le Géometre.

Si vous pensiez être heureux , en ce cas vous le seriez.

Le Citoyen.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'est pas, à moins qu'on ne soit fou.

Le Géometre.

Je vous ai déjà dit que pour être plus à votre aise & plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme ; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous 120 livres de rente, c'est-à-dire, quatre arpens à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avoient chacun que trois. Si vos enfans sont industrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

Le Citoyen.

Ainsi ils ne pourront avoir de l'argent sans que d'autres en perdent.

Le Géometre.

C'est la loi de tous les nations, on ne respire qu'à ce prix.

L'EXPLICATION de la première énigme du premier volume du Mercure de juillet est *coquillage* ; le mot de la seconde est *bayonnette* : celui du premier logogryphe

28 MERCURE DE FRANCE.

est *Nil*, dans lequel on trouve *Nil*, fleuve d'Egypte, *nil*, mot latin, & *lin*. Le nom du second logogryphe est *thuileries*, dans lequel on trouve *thuile*, *huitre*, *litier*, *thé*, *suie*, *Tulle*, *huée*, *rit*, *Vhist*, *litre*, *seuil*, *lit*, *Lis* (*la*), *lis*, *Lévi*, *sel*, *ire*, *lire*, *truie*, *Elie*, *sire*, *rire*, *huile*, *huilier*, *lie*, *éui*.

É N I G M E.

E SSE decem nos sige : quibus si accesserit unus
Tunc erimus tantum, lector amice, novem.

A U T R E.

L' INSTANT qui me donne le jour
Me prive de mon existence.
Je marche sur six pieds : je chéris le silence.
Je suis assez souvent nécessaire en amour.
Je suis... mais c'est assez : tu devines peut-être.
En ce cas, cher lecteur, pour toi je cesse d'être.

A U T R E.

Q UEL singulier destin :
Hier j'étois demain.

AUTRE.

QUE mon sort est à plaindre ! hélas ! ami
 lecteur,
 Toujours en te servant j'éprouve ta rigueur.
 Je ne puis cependant t'accuser d'injustice :
 Si de cent traits aigus tu ne perçois mon corps ;
 Tu ne pourrois de moi tirer aucun service.
 Aussi, sans murmurer, je cede à tes efforts ;
 Quoique souvent riche & brillante,
 Ma richesse n'est qu'apparente ;
 Ami, je ressemble au Gascon ;
 Habit doré, ventre de son.

*Par M. D. . . . de Paris, & non point M.
 du Beroy, Provençal, comme l'on a mis
 par erreur à la suite des quatre derniers
 logogryphes du second volume d'avril.*

LOGOGRYPHUS.

JEJUNIS damus integra mortalibus escam ;
 Si caput avellas, blanda fluenta damus ;
 Perge aliud membrum refecare, est utile membrum ;
 Exime adhuc membrum, vivere te doceo.

L O G O G R Y P H E.

J suis de genre féminin,
 Inconstante, jeune, volage,
 Qui ne déplaît pas moins au sage
 Qu'il charme le jeune blondin.
 Où l'on rencontre la fortune,
 Cette riche divinité,
 C'est-là ma demeure commune;
 Et non la médiocrité.

Mère du bon esprit & du parfait génie;
 On trouve dans mon nom deux prépositions;
 Un terme de musique; un de philosophie,
 L'instrument qui nourrit une des passions
 Qui chaque jour ne manque gueres
 D'apporter le désordre aux meilleures affaires:
 Deux de mes membres seulement
 Font voir plus de quatorze cent.
 On trouve aussi certain ouvrage
 Que Malherbe & Ronfard ont mis en leur langages
 Un monument sacré d'où le chrétien pieux
 Vient offrir au Seigneur son encens & ses vœux;
 Je n'en dirai pas davantage.

Par M. d'H.....



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SONGES *philosophiques*, par M. Mercier. A Londres, & se trouve à Paris, chez Lejay, Libraire, quai de Gêvres, au grand Corneille, in-12 ; 1768 : 410 pages.

On a renfermé dans cet ouvrage les grands principes de la morale la plus nécessaire à l'homme ; on y présente des opinions sur plusieurs objets qui sont au-dessus de l'esprit humain, & c'est pour cela qu'on lui a donné le titre qu'il porte. Ces songes sont au nombre de dix. Nous nous bornerons à présenter une idée de quelques-uns ; le premier est intitulé *l'optimisme*. L'auteur qui parle lui-même dans chacun de ces songes, fatigué des réflexions qu'il a faites sur le bonheur du méchant, & sur l'infortune qui suit l'homme vertueux, s'abandonne à un sommeil profond ; sa pensée libre suit le cours de ses méditations ; le spectacle des injustices, des forfaits & de la tyrannie s'offre encore à son imagination ; il demande au ciel pourquoi l'humanité est par-tout souffrante, & le plaisir si rare ? Il est enlevé dans les airs, transporté dans un séjour inconnu ;

un génie revêtu de ses aîles brillantes qu'il reconnoît pour un des anges de l'éternel, lui dit : *écoute , & ne censure plus la Providence , faite de la mieux connoître , & suis-moi.* Il le conduit dans un temple majestueux ; au milieu s'élevoit un autel ; on voyoit à côté un tableau de marbre noir, & vis-à-vis un miroir composé du plus pur cristal. Le génie l'abandonne en lui disant : regarde & lis ; c'est ici que tu vas apprendre que si la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'est pour le conduire plus sûrement au bonheur. L'auteur jette les yeux sur le miroir ; il voit son ami Sadak plongé dans l'infortune la plus affreuse, entouré de quatre enfans en pleurs qui lui demandoient du pain & ne pouvant leur en donner. Son épouse à ses côtés , oubliant la douceur qui lui étoit naturelle , ajoutoit à ses malheurs par ses reproches. Sadak , le vertueux Sadak court implorer la pitié de ses amis ; tous détournent la vue à son approche ; le seul qui paroît le plus compatissant , lui parle un instant en prenant tous les soins possibles pour n'être vu de personne , & le quitte sans le soulager. Sadak va rendre une main suppliante de porte en porte ; il est souvent rebuté & reçoit enfin quelque aumône ; il achete aussi tôt du
pain

pain & va le partager entre ses enfans en remerciant la Providence des bénédictions qu'elle vient de répandre sur eux. L'auteur déchiré par ce spectacle, murmure en secret ; ces mots paroissent aussi-tôt écrits sur le tableau de marbre noir : *acheve de contempler Sadak , & blâme , si tu l'oses , la Providence qui regle tout.* Il retourne au miroir , y voit Sadak dans l'opulence ; un héritage imprévu a relevé sa fortune ; il est devenu dur en devenant riche ; il ne se souvient plus qu'il a été malheureux ; il ne pense pas qu'il en est sur la terre. L'auteur étonné reçoit avec docilité cette leçon tracée sur le tableau par une main invisible : « souvent la vertu souffre , parce » qu'elle cesseroit d'être vertu , si elle ne » combattoit pas. Lorsque l'auguste Pro- » vidence fait descendre la misere sur la » tête d'un mortel ; la patience , sa sœur , » l'accompagne , le courage la soutient , » & c'est par ce don que la vertu se suffit » à elle-même , & qu'elle devient heu- » reuse , lors même que l'infortune sem- » ble l'accabler ». Plusieurs autres objets se présentent successivement dans le miroir , & offrent des leçons utiles & sublimes.

Tous ces songes ont de la variété , beaucoup de philosophie , souvent du sentiment ; par-tout l'un & l'autre sont ani-

74 MERCURE DE FRANCE.

més par un style vif & rempli de feu ; peut-être en trouvera-t-on trop ; si c'est un défaut , il est bien rare aujourd'hui , & il vaut mieux avoir celui-là que d'être trop froid,

Le Mariage clandestin , comédie en cinq actes , représentée au théâtre royal de Drury - Lane en 1766 , par les comédiens de sa majesté britannique ; composée par M M. Garrick & Colman , traduite de l'anglois , sur la troisième édition. A Paris , chez Lejay , libraire , quai de Gêvres , au grand Corneille ; in-8°. 1768.

Nous avons rendu compte dernièrement d'une comédie mêlée d'ariettes dont la pièce angloise que nous annonçons a fourni le sujet. Sterling , marchand de la cité , a deux filles ; l'aînée doit se marier avec Sir John Melvil , neveu de milord Ogleby ; la cadette , Miss Fanny a épousé en secret Lovel , un jeune homme qui apprend le commerce chez son père , & qui est parent de milord Ogleby. Ce mariage commence à l'inquiéter ; le secret ne peut être gardé encore long tems ; elle veut engager son mari à le déclarer à son père ; mais celui-ci montre tant d'éloignement que Lovel n'ose lui en parler ; Sir John arrive dans ces entrefaites ; on presse son

union avec Miss Sterling, il voudroit la retarder ; il est enfin déterminé à la rompre parce qu'il adore Fanny ; il consulte Lovel sur ce qu'il doit faire ; accablé de cette confiance , Lovel y répond mal ; il emploie tous ses efforts pour le détourner de cette passion , sans lui révéler le motif secret qui le force à la condamner. Sir John n'écoute rien ; il quitte Lovel pour aller déclarer ses sentimens à l'aimable Fanny , qui fait tous ses efforts pour le renvoyer à sa sœur ; Sir John emploie toutes les instances que peut lui suggérer l'amour ; il se jette à ses pieds où il est surpris par Miss Sterling qui ne peut cacher son dépit. Sir John voyant son amour découvert , ne garde plus de mesures ; il s'adresse au marchand & lui propose de substituer sa fille cadette à l'aînée qu'il étoit convenu d'épouser ; Sterling se révolte à cette proposition ; il se radoucit sur l'offre que fait Sir John de se contenter de 50 mille liv. pour la dot de Fanny , au lieu de quatre-vingt mille que sa sœur lui devoit apporter. Il y consent ; mais à condition que Mistriss Heidelberg sa sœur l'approuvera ; la bonne Dame refuse d'en entendre parler ; Sterling ne veut pas , pour trente mille livres qu'il gagneroit au changement proposé par Sir John., en perdre cent cin-

quante mille dont il doit hériter de la vieille Dame ; pour la gagner on veut se servir de l'entremise de milord Ogleby. Fanny de son côté, après avoir consulté avec Lovel , entreprend de mettre le vieux pair dans ses intérêts ; elle a un entretien secret avec lui ; sa timidité , son embarras lui font chercher des détours pour lui avouer son himen secret. Milord , qui est une espèce de petit maître anglois , croit qu'elle est amoureuse de lui , & trouve dans ses propos tout ce qui peut le confirmer dans cette idée ; au lieu de parler de Lovel , elle se plaint de Sir John ; le lord lui promet sa protection contre lui. Miss Sterling ne tarde pas à venir aussi se plaindre de son infidèle amant ; milord , pour ramener la paix , demande Fanny en mariage pour lui-même ; ce parti lui paroît le seul convenable ; il est aimé ; il ne peut se défendre d'aimer à son tour ; Sir John , déchu de ses prétentions , reviendra à son premier engagement. Sterling y consent encore avec la restriction ordinaire que sa sœur ne désapprouvera pas ce projet. Milord se charge de tout ; enchanté , il fait confidence de son bonheur à Lovel qui reste confondu. Sir John arrive & le supplie d'appuyer son parti auprès de Mistress Heidelberg. Milord lui promet de voir

la tante & de lui parler de Fanny ; il se moque intérieurement de l'erreur de Sir John qui le remercie de ce qu'il va faire en croyant qu'il agira pour lui. Lovel, accablé de ces contretens, cherche Fanny pour lui en faire part ; il se rend dans son appartement. Pendant qu'ils consultent ensemble, Miss Sterling entend la voix d'un homme dans l'appartement de sa sœur ; elle ne doute pas que ce ne soit celle de Sir John. Elle veut les faire surprendre, & court avertir sa tante. Elle revient avec elle, on appelle Sterling, on lui dit ce qui se passe, il regarde cela comme une calomnie ; milord arrive au bruit ; il ordonne à Sir John de sortir ; celui-ci vient, mais par une autre porte ; tout le monde est dans l'étonnement : qui peut être enfermé avec Fanny ? Elle sort enfin ; sa confusion est au comble ; elle se trouve mal ; on s'empresse autour d'elle ; Lovel accourt & découvre le mystère. Le marchand furieux veut le chasser de sa maison avec sa fille ; milord promet de les recevoir dans la sienne ; il a promis de protéger Fanny, il respecte cette promesse. Sterling s'attendrit, donne son aveu à leur hymen ; Mistriss Heidelberg y donne aussi le sien.

Cette piece est bien intriguée ; ce ma-

78 MERCURE DE FRANCE.

riage secret fournit plusieurs situations très-gaies , très-comiques. Elle a beaucoup réussi en Angleterre ; elle n'auroit peut-être pas tant de succès en France ; les caractères n'y sont point dans nos mœurs ; les changemens qu'il faudroit y faire les rendroient trop ressemblans à quelques-uns que l'on trouve dans nos comédies ; & nous ne les supporterions pas tels qu'ils sont. Nous ne dirons pas pour cela qu'ils sont défectueux ; M M. Garrick & Colman ont peint des Anglois & non pas des François , & leur objet principal a été de plaire à leur nation. La traduction en est faite avec beaucoup de goût. L'auteur a retranché quelques traits qui n'auroient fait que des longueurs , & auxquels des lecteurs François , peu instruits de certains usages d'Angleterre , n'auroient compris que très-peu de chose.

ESSAI ON ORIGINAL GENIUS. Essai sur le génie original.

On se propose dans cet essai de montrer ce que c'est que le génie original , & les différens traits auxquels on peut le reconnoître dans la philosophie , dans les beaux arts , & sur-tout dans la poésie. Il est divisé en deux livres qui contiennent chacun plusieurs subdivisions. Le premier traite

des objets & des parties qui caractérisent le génie ; de l'effet qui résulte de ces mêmes parties réunies nécessairement dans sa composition ; de ce qui l'indique ordinairement ; de la liaison qui est entre le génie & l'esprit ; de l'influence réciproque de l'imagination sur le goût, & du goût sur l'imagination , considérés l'un & l'autre comme des parties qui entrent dans la composition du génie ; & enfin des différens degrés qu'on remarque dans ses productions.

Dans le second livre , il est principalement question de ce degré de génie qui mérite le nom de génie original ; de ce qui le constitue ainsi dans la philosophie , dans la poésie , & dans les autres arts libéraux. On présente enfin comme une observation générale , qu'on s'efforce de prouver par plusieurs raisonnemens particuliers , que le génie poétique original a déployé sa plus grande vigueur dans les premiers tems de la société , lorsqu'elle touchoit encore à l'état de nature dont elle étoit à peine sortie ; que cet âge lui étoit plus favorable que tous ceux où elle a fait le plus de progrès. Comme cet endroit est ce qu'il y a de plus remarquable dans l'ouvrage , nous nous y arrêterons un instant.

La première raison que l'auteur apporte

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

pour confirmer son opinion, est tirée de l'antiquité même de ce période. Le poëte qui a vécu dans ces tems reculés a eu nécessairement de grands avantages pour des compositions originales. Il étoit vraisemblablement le premier chante de sa nation ; l'empire de l'imagination lui appartenoit tout entier ; aucun rival ne le partageoit avec lui ; personne n'avoit apperçu les richesses qu'elle lui offroit, ou du moins personne n'en avoit tiré parti ; comme il en faisoit la première découverte, il avoit le droit de se les approprier. « Un homme, » dans cet état, ne peut regarder autour de » lui qu'avec étonnement ; tous les objets » sont nouveaux à ses yeux ; la surprise » qu'ils lui inspirent est un plaisir ; & com- » me des descriptions précédentes ne l'ont » point encore familiarisé avec les tableaux » qu'il contemple, ils font toute leur im- » pression sur son ame. C'est au milieu des » transports & des ravissmens que son » imagination parcourt les beautés immen- » ses & variées de la nature ; emportée par » l'enthousiasme, elle exprime ses idées » avec chaleur ; elle coule comme un tor- » rent ; les objets qui les font naître four- » nissent toujours les expressions propres ; » le génie & le sentiment en créent de nou- » velles ; les descriptions sont pittoresques